

DICHOTOMIE SPATIALE EN ARCHITECTURE CENTRALITÉ ET ÉTENDUE

VERSION REVUE & AUGMENTÉE [12.06.2009]



1

0. NOTE LIMINAIRE

L'enjeu de ce court texte sera la tentative d'élaborer une hypothétique liaison théorique entre l'expression linguistique « espace ouvert » – thème de la problématique initiale du séminaire théorique [1] – et une approche de l'architecture qui se veut fondamentale. En effet, nous nous sommes rapidement aperçu que l'expression « espace ouvert » pouvait nous offrir un prétexte stimulant à une réflexion plus fondamentale sur l'architecture. Nous considérerons ce qui suit comme un essai – totalement non exhaustif de la problématique – et nous vous demandons donc votre indulgence.

Nous partons d'une constatation banale ! D'un point de vue linguistique, l'expression « espace ouvert » n'est constituée que de deux unités lexicales : un substantif et un épithète associé [2]. Alors que le substantif « espace » nomme en lui-même une chose ou une idée de cette chose, l'épithète « ouvert » ne désigne pas une autre chose, mais qualifie la chose nommée par le substantif auquel il est associé. Le substantif « espace » est le résultat d'un découpage de la réalité objective : la « coupure du langage » inhérente à la condition humaine. Tandis que l'épithète « ouvert » est un découpage secondaire qui précise l'épithète par l'ajout d'une modalité « ouvert » à une chose « espace » plus fondamentale : qui – selon nous – au même titre que le « temps » serait l'une des dimensions fondamentales de la structure de la « scène de la réalité », objective ou non.

Du coup, la possibilité de considérer l'expression « espace ouvert » comme un concept, reposerait en premier lieu sur une réflexion visant l'unité lexicale « espace », et pour fonder un concept à partir de cette expression, il serait nécessaire de préciser de manière *intersubjective* l'unité lexicale « espace ». Étudier l'expression « espace ouvert » – notion vague – en visant le concept architectural revient à tenter une conceptualisation du mot « espace » dans le *contexte architectural intersubjectif*, dans lequel le mot « espace » pourrait acquérir une signification architecturale précise. Or, ce terme est utilisé régulièrement en architecture, mais signifie rarement la même chose d'un architecte à l'autre, ou d'une théorie à l'autre. Si nous nous rangeons volontiers du côté de ceux pour qui l'architecte est avant tout un « spécialiste de l'espace », nous voulons éviter – autant que possible – la tendance à l'axiomatique des théories de l'architecture ayant recours à des expressions signifiantes contenant l'unité lexicale « espace » [3]. Ces théories s'apparentant plutôt à des écrits doctrinaux qui ne satisfont uniquement au réseau des individus qui partagent une même réalité intersubjective pour un *hic et nunc* donné. Pour tout individu extérieur à ce réseau de personnes, un concept tel que « espace ouvert » restera une expression floue, il serait donc

nécessaire d'élaborer un *contexte architectural intersubjectif*.

1. CADRAGE ET RÉALITÉ DE LA RÉALITÉ

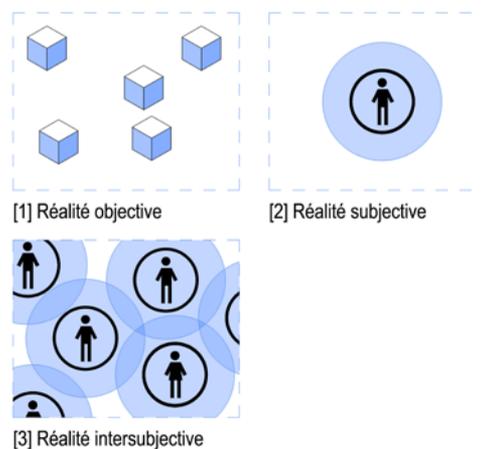
En tant que récursion organisationnelle, l'angoisse existentielle attisée par la coupure du langage oscille constamment entre *ordre* et *désordre*. Équilibre, par la mise en place de systèmes de mise en ordre de la réalité tels que les paradigmes. Déséquilibre, par la prise de conscience de l'individu du décalage – du « bruit » ou de l'erreur inhérente au réseau associatif conscient – entre sa « vision du monde » et les informations qu'il perçoit de la réalité objective. Quelles soient simplement non accessible au sujet percevant ou connaissant (KANT) ou que leur existence s'apparente à un mythe (HEGEL, HUSSERL), les « choses en soi » (noumènes) de la « réalité objective » – si elles existent – demeurent hors de la connaissance de l'individu : hors perception et hors conception.

« La nature n'est ni bonne, ni mauvaise : elle est indifférente ! » [4]

La « quête de l'objectivation » est un grand principe humain d'action, puisque « le corps est un organisme malade de la parole » [5]. L'individu – par la « coupure du langage » – réalise un « découpage » de la « réalité objective », notamment à l'aide de mots. Il met à distance l'« objet » de la « réalité objective » par l'association qu'il établit subjective-ment entre un mot et la perception subjective qu'il se fait de l'« objet » qu'il « vise » [6].

« Il n'existe pas de réalité absolue, mais seulement des conceptions subjectives et souvent contradictoires de la réalité » [7].

Si nous effectuons une décomposition analytique opératoire de la scène de la réalité, qui prend en compte l'incontournable coupure du langage porteuse de subjectivité, celle-ci peut être divisée en trois parties : la « réalité objective » des objets [D1], la « réalité subjective » des sujets [D2] et la « réalité intersubjective » d'un groupe de sujets [D3].



Nous postulons que la **réalité objective** – si elle existe – comprendrait : la **réalité extra-objective** – *extra-corporelle* – le milieu extérieur et englobant pour les objets et les individus ; et la **réalité intra-objective** – c'est-à-dire *intra-corporelle* – le milieu intérieur. La limite entre réalité extra et intra-objective serait l'enveloppe corporelle de l'individu. L'enveloppe corporelle étant totalement perméable. La réalité objective serait totalement indifférente aux manifestations subjectives de l'homme.

Nous postulons que la **réalité subjective** serait la construction mentale d'un schème subjectif de la réalité objective. La réalité subjective de l'individu nécessiterait le support physique de la réalité intra-objective et serait le résultat du fonctionnement du *système psychosomatique* (*système psychique* supporté par le *système neurologique*).

Nous postulons que la **réalité intersubjective** serait la construction mentale d'un schème subjectif partagé – ce qui suppose la possibilité de transmettre de l'information – avec d'autres individualités au sein d'un groupe socio-culturel de consensus perceptifs en rapport avec la réalité objective.

Nous postulons que la **réalité vécue** par l'individu – système ouvert – serait construite par le fonctionnement du réseau associatif conscient à l'aide d'une boucle rétroactive entre la *réalité perçue* et la *réalité conçue* avec une *finalité*.

Nous postulons que la **réalité perçue** serait le résultat des informations transmises de la part des organes perceptifs de l'enveloppe corporelle en relation directe avec la *réalité extra-objective* et des informations transmises par les organes internes somatiques de la *réalité intra-objective*.

Nous postulons que la **réalité conçue** est le résultat d'actes de pensée synthétiques en quête d'adéquation entre des informations parfois contradictoires issues de la superposition de la *réalité subjective* construite par l'histoire personnelle et de la *réalité intersubjective* construite par les *relations* de l'individu au *système socioculturel*.

L'individu serait immergé dans un champ fluctuant d'informations composé de *zones d'influences* évolutives – potentiellement signifiantes – associées à chacun des autres individus ou objets présents dans la scène de la réalité.

L'**histoire personnelle** se constituerait progressivement par l'accumulation d'actes de pensées synchroniques, comparés diachroniquement, ce qui constitue l'irruption de la *temporalité* et de la *mémoire* dans le système.

Le **système socioculturel** serait une construction mentale systémique individuelle de l'ensemble des relations potentiellement signifiantes entretenues entre l'individu et les autres individus (et les objets ?) d'un groupe social. Ce système est *socio*, parce que possible au sein d'un groupe social et *culturel*, parce que porteur de signification. La *culture* est un ensemble de significations communes à un groupe social, en un point précis de l'espace-temps.

Nous postulons que la « vision du monde » [8] in-

fluence les limites et la nature des « opérations de découpage ». Donc elles sont en partie semblables au sein de la réalité *intersubjective* partagée par les individus appartenant à un même réseau socioculturel, mais en partie variables d'une conscience à l'autre – puisque fondées sur un « flux de vécus » diachroniquement unique.

Nous postulons l'existence d'un **cadrage** à partir du dialogisme « sensation / perception » cristallisé par la propriété de « rationalité limitée » [9] de la conscience de l'individu. En effet, l'individu pense dans un contexte objectif dans lequel – potentiellement – il peut percevoir une multitude d'informations en fonction de son état intentionnel. Mais le système associatif conscient de l'individu possède une capacité de réception des informations limitées, un « plafond de complexité » puisque : « trop d'information, tue l'information » [10]. Chaque individu pense dans un contexte qui produit une multitude d'informations potentielles à percevoir, mais l'appareil perceptif n'admet pas plus qu'un nombre limité d'informations à la fois, du coup la raison de l'individu ne peut que fonctionner à partir d'une information incomplète. L'individu devient tributaire du milieu culturel dans lequel il vit, puisque celui-ci trie en partie l'information à sa place, ce qui provoque un écart entre action et réalisation des fins.

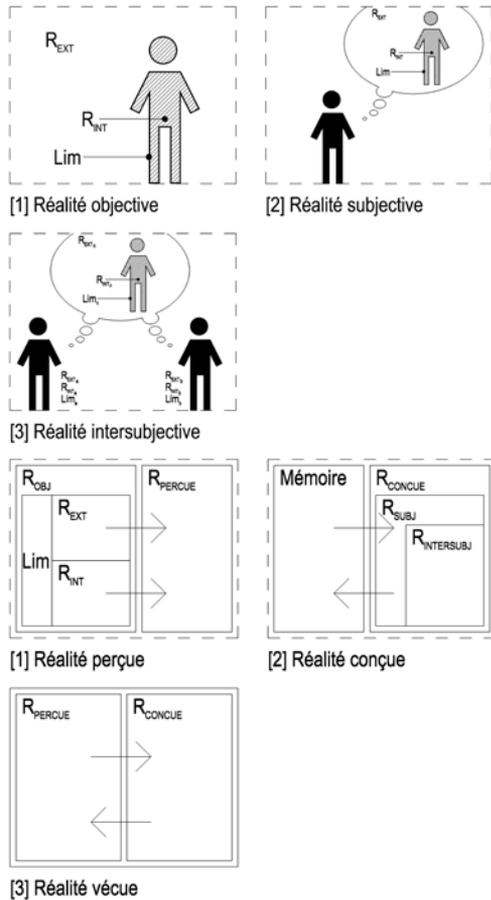
Donc, il existe une différence entre la *sensation* qui est l'ensemble des informations de la *réalité objective* potentiellement perceptibles par l'individu et la *perception* qui est l'ensemble des informations du contexte que l'individu prend en compte réellement. Si la perception était identique à la sensation, le cerveau serait bombardé d'informations durant chaque état de conscience, et nous devons donc différencier par exemple *vision* et *perception visuelle*.

L'appareil perceptif peut également tromper directement l'individu avant tout acte de conscience. Nous postulons que l'**illusion perceptive** est la différence entre l'apparence phénoménale et le donné physique (ou principalement géométrique pour l'architecte) considéré intersubjectivement comme réalité objective. Parmi les illusions perceptives, l'illusion d'optiques est la plus étudiées en architecture, notamment à cause d'une prédominance culturelle de la vision sur les autres sens. La vision nous permet de voir le monde qui nous entoure, mais cela ne correspond pas à la réalité objective. L'appareil visuel perçoit des objets, des mouvements, des images et des couleurs où il est intersubjectivement admis qu'il n'y en a pas, et l'appareil visuel fait des erreurs de perception dans la taille ou la longueur des objets. Quand le système visuel nous trompe, il est impossible de lui faire corriger ce que nous voyons, au mieux nous pouvons concevoir qu'il existe une autre réalité.

Nous postulerons enfin que la problématique de la « limite » est centrale puisque l'être humain est un noeud gordien sujet à une *objectivité limitée* (la subjectivité), mais aussi à une *perception limitée* et une *conception limitée* (« rationalité limitée »).

Sans oublier, que ces limitations diffèrent d'un individu à l'autre.

« L'énigme du corps, son secret proche et profond, au-delà du « sujet » et de l'« objet » (et de leur distinction philosophique) c'est la production « inconsciente » des différences à partir des répétitions, gestes et rythmes (linéaire et cyclique) » [11]



2. CENTRALITÉ vs ÉTENDUE

De manière opératoire, il existerait deux approches philosophiques antagonistes, deux cadrages perceptifs, deux systèmes conceptuels pour intégrer les phénomènes spatiaux : la « philosophie de l'étendue » et la « philosophie de la centralité ». Ces deux systèmes seraient contradictoires mais irréductibles, il existe donc deux façons de « saisir les êtres qui l'habitent ».

« L'organisation de notre espace résulte de l'image que nous nous en faisons : la contradiction s'y place au niveau même où nous en établissons l'appropriation, tantôt comme un point d'attache duquel nous pouvons partir, tantôt comme un volume à répartir. » [12]

2.1. PHILOSOPHIE DE L'ÉTENDUE

La philosophie de l'étendue sous-entend la connaissance de l'espace non pas directe, mais acquise rationnellement.

« Le monde y [dans la pensée cartésienne] est en effet étendu et illimité, contemplé par un observateur qui n'y habite pas, dans lequel tous les points sont a priori équivalents, nul d'entre eux n'y est privilégié au regard de l'observateur. » [13]

Les individus peuplent l'espace comme des accidents locaux et l'observateur attribue à l'espace des relations entre ces éléments ponctuels avec l'« œil détaché de l'observateur impartial ». L'espace est défini comme une simple étendue, un intervalle ou une distance, une mesure de ce qui sépare. C'est le règne des référentiels inertiels à trois dimensions et à origines variables et de l'espace représenté à l'aide d'un maillage géométrique. C'est la conception d'un espace considéré comme *homogène, isotrope* (quelque soit la direction prise, l'espace à les mêmes caractéristiques), *continu* (il n'est pas interrompu) et *illimité* (il est impossible de percevoir ses limites). La géométrie euclidienne y ajoute deux caractéristiques supplémentaires : il a *trois dimensions* (par un point on peut mener trois droites perpendiculaires entre elles et seulement trois) et il permet l'*homothétie* (c'est-à-dire que l'on peut y construire des figures semblables à toute échelle) [14].

Nous retiendrons principalement de ce système les éléments suivants : l'expérience distante et rationnelle hors de la vie quotidienne, la *métrique* [15] et la quantité d'espace, les mesures à partir d'un étalon abstrait, la répartition des « volumes » à partir de l'espace total, l'étude de la densité et de la concentration des objets ou des sujets, le global, l'étendue à répartir.

2.2. PHILOSOPHIE DE LA CENTRALITÉ

La philosophie de la centralité, c'est le système de l'évidence sensible, de la perception immédiate de l'individu, ici et maintenant.

Le point de départ est le moi de l'individu, « le Moi est le centre du Monde ; comment pourrait-il exister en effet un monde dont je ne suis pas le centre ? Une phénoménologie de l'espace, tout comme une phénoménologie du temps, partira du lieu de mon corps, Ici et Maintenant, elle le prendra comme centre. A mon instant de vie, à mon point de vue, le monde se découvre et s'échelonne autour de moi en coquilles successives, perspectives, subjectives. » [16]

« Moi, Ici, Maintenant, je suis le centre du monde et toutes choses s'organisent par rapport à moi dans une découverte fonction de mon audace. » [17]

L'opposition sémantique fondamentale de la philosophie de la centralité est le couple « proche / lointain ». L'espace est le « volume de possibilités » de l'individu ici et maintenant où la *proxémique* détermine l'importance des messages que je reçois en fonction de la distance à laquelle ils sont émis, et définit l'importance des individus ou des objets qui me les envoient. L'espace est défini ici en tant que « milieu idéal, caractérisé par l'extériorité de ses parties, dans lesquelles sont localisées nos perceptions, et qui contient par conséquent toutes les étendues finies ». Quand on parle de « milieu idéal », on parle d'un ensemble (milieu) qui n'est

pas une chose ou une sensation, mais une production ou une construction de l'esprit.

Citons Augustin BERQUE qui résume par : « il n'y a pas d'être sans lieu d'être ».

Nous retiendrons principalement de ce premier système les éléments suivants : l'expérience immédiate de la vie quotidienne, la *proxémique* [18] et la qualité de l'espace, le couple proche / lointain, la succession des « enveloppes perceptives » à partir du moi centre de mon monde, la centralité d'où nous partons, le local, le foyer existentiel et la topologie (affects).

2.3. ANTAGONISME

Lors du lent processus d'humanisation, un moment particulièrement décisif pour le développement des spécificités de l'homo sapiens est le rapport progressif – installé phénoménologiquement – entre plusieurs individus de l'espèce.

« Parmi tous les messages qui traversent la bulle phénoménologique, certains viennent des objets, des environnements matériels, d'autres proviennent d'images animées qu'une accoutumance et une répétition vont peut-être me conduire à identifier à des êtres en me proposant de découvrir l'existence des Autres dans une analyse, toujours provisoire, de l'identité de ces mouvements et de ces transformations avec ceux que je peux moi-même exercer sur mon environnement. » [19]

Si l'individu reste seul, il raisonne selon sa propre subjectivité. Mais si l'Autre apparaît, le combat s'amorce pour savoir qui est le « centre du monde » et le gagnant devient la référence pour les autres. Du coup, l'individu passe d'une conscience totalement subjective à une conscience à la fois subjective et à la fois intersubjective. Et le gagnant du combat des origines s'est progressivement personifié dans la *culture*, la *vision du monde* propre à un groupe d'individus répartis en *société*.

C'est à partir du dialogisme « subjectivité / intersubjectivité » propre à la conscience humaine, qu'est née la dualité antagoniste « philosophiques de la centralité / philosophie de l'étendue ». En effet, « hors l'Autre », l'individu est le centre de son monde subjectif, mais « avec l'Autre », l'individu est « un » parmi d'autres « uns » dans l'étendue d'un milieu socioculturel.

Mais quel est le rapport avec l'étude de l'expression « espace ouvert » utilisée en architecture ?

Nous allons le voir plus loin.

3. SUBJECTIF vs INTERSUBJECTIF

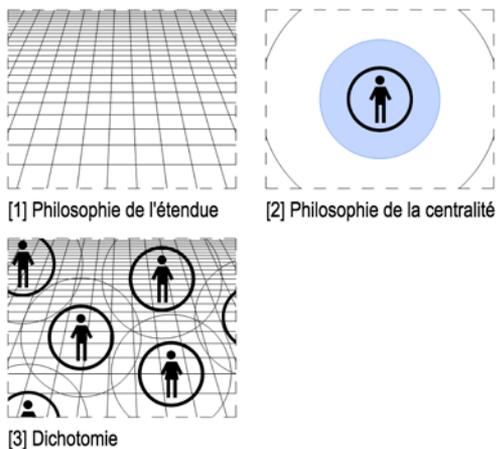
Historiquement, le choix des configurations spatiales dans le projet d'architecture évolue parallèlement aux actualisations du paradigme dominant de l'époque, et en ce qui concerne le mythe de la naissance de l'architecture, les théoriciens de l'architecture sont traditionnellement divisés sur le sujet. La première position théorique, postule que l'architecture apparaît dès qu'il y a conception spatiale analytique, traduite par une architecture de volumes dans l'espace – philosophie de l'étendue chez S. GIEDION, la seconde postule que l'architecture apparaît à partir du moment où il existe un « espace creux » dans la matière qui permet un équilibrage de l'extériorité inhérente à la condition humaine si nous considérons la dimension existentielle – philosophie de la centralité chez A RIEGL, W. WORRINGER, ... Voyons cela.

3.1. L'« ESPACE » DANS LE CONTEXTE ARCHITECTURAL INTERSUBJECTIF

Dans sa quête de l'objectivité, l'espèce humaine élabore subjectivement des systèmes de mise en ordre de la réalité ou des stratégies conceptuelles – des religions, des paradigmes scientifiques et des métaphysiques – pour catégoriser la réalité. Quand ces stratégies conceptuelles sont partagées et structurantes pour un groupe d'individus elles donnent naissance à des systèmes conceptuels (religions, sciences, esthétiques, éthiques, ...). L'individu est un système ouvert et récursif [20]. La récursivité organisationnelle [21] est possible individuellement par le stockage de l'événement – temps connoté subjectivement – dans la mémoire, et socialement par l'externalisation du savoir, la culture, l'éducation et l'enseignement. Ce qui donne à l'espèce une relative autonomie décisionnelle et donc la possibilité d'adapter le comportement en fonction des influences de l'environnement. D'où l'actualisation perpétuelle des *systèmes de mise en ordre de la réalité*.

Ainsi, l'espace conçu comme « champ de l'expérience humaine » a historiquement été défini analytiquement par les scientifiques (NEWTON, DESCARTES, ...). Le point commun récurrent entre toutes ces définitions scientifiques de l'« espace » est que l'observateur n'y habite pas et que les « lois générales » sont recherchées. Ce qui est possible puisque qu'elles écartent les subjectivités purement individuelles des entités occupant l'étendue.

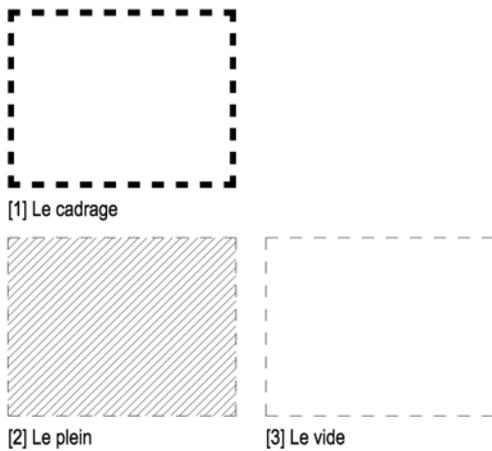
Tout en gardant en mémoire la modalité de l'épithète « ouvert » et l'idée de la « philosophie de l'étendue », tentons d'élaborer intersubjectivement le phénomène « espace » tel qu'il semble se



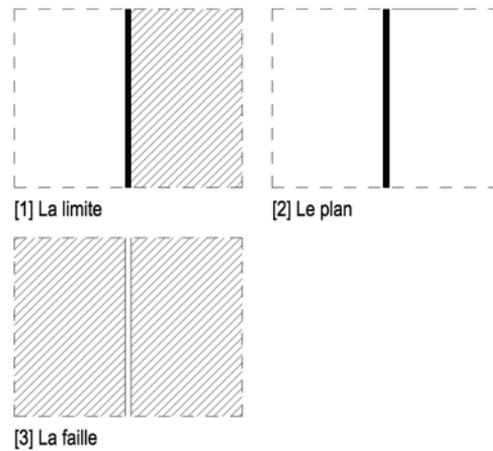
manifester au système perceptif d'un individu rationaliste.

L' « espace intersubjectif » serait homogène, isotrope, continu et illimité et il posséderait trois dimensions et il permettrait l'homothétie. Nous allons envisager cet « espace » en fonction du dialogisme typiquement architectural « plein / vide » dans l'étendue ou « espace total » de la physique. Ce vide incorporel qui entoure le monde est « un espace d'indifférence, d'apesanteur, d'impassibilité » et le caractère unique de sa substance est d' « être apte à contenir des corps » [22].

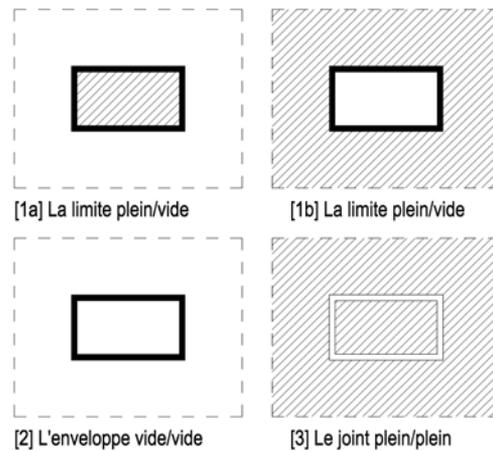
Nous commencerons par le « cadrage » du système perceptif du scientifique : nécessairement net, parce que l'espace est partitionné à l'aide de la métrique, donc en traits continus [D1], le « plein » : présence de matière [D2] et le « vide » : absence de matière [D3].



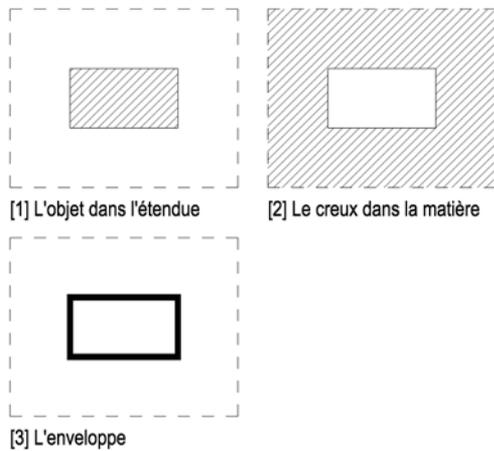
En dépassant le clivage « tout est plein / tout est vide », l'appareil perceptif peut être amené à percevoir à la fois du plein et à la fois du vide. À partir de ce moment, nous voyons apparaître à leur intersection l'idée de la « limite » (la clôture ou la frontière), cette limite est a priori initialement droite et infinie [D1]. La limite extrême du plein entre 2 vides est le « plan » qui peut être vu comme le mur ou la cloison et qui répartit le vide de l'étendue en 2 parties [D2] ; et la limite extrême du vide entre 2 pleins est la « faille » (ce qui peut être vu comme le joint entre 2 objets), qui divise le plein en 2 parties [D3]. La limite scientifique n'est ni un plein, ni un vide : elle est « plein », si nous avons le point de vue du vide, et elle est « vide », si nous avons le point de vue du plein.



Avec le temps, la limite – initialement droite – se déforme jusqu'à former une intersection avec elle-même : c'est l' « enclos ». Il existe 2 cas de figure principaux : la limite définit un plein dans un vide [D1a], ou un vide dans un plein [D1b]. Mais en poussant l'idée de limite à l'extrême : elle sépare 2 vides, c'est un « enclos de plein » [D2], ou 2 pleins, c'est un « enclos de vide » [D3].

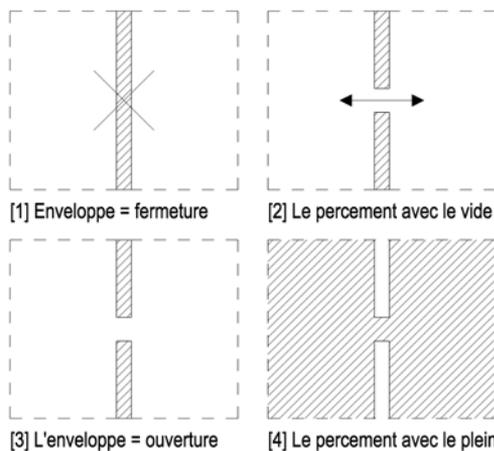


Du coup, nous voyons apparaître les possibilités de la détermination d'un plein dans un vide, c'est l' « objet » dans l' « étendue » [D1] ; la détermination d'un vide dans un plein, c'est le « creux » dans la « matière » [D2] ; et enfin une limite – un plein – délimitant 2 régions de vides, il s'agit de l' « enveloppe » [23]. Ce qui nous amène au dialogisme « dedans / dehors » [D3].



Résumons-nous. L'« objet dans l'étendue » permet d'envisager l'objet dans l'étendue (la figure sur le fonds) ou l'objet dans un *espace indifférent extérieur*. Le « creux dans la matière » permet d'envisager l'étendue dans la matière ou l'*espace indifférent intérieur* dans l'objet. Finalement, l'« enveloppe » permet d'envisager à la fois l'objet dans l'étendue et l'étendue dans la matière, ce qui peut se synthétiser par le dialogisme « intérieur / extérieur ».

Enfin, à partir du concept de « limite » et du dialogisme « intérieur / extérieur », il nous reste à savoir ce qui se passe si la limite n'est ni droite à l'infini, ni fermée (en enclos). Nous introduisons alors le « percement » de la limite, de là le dernier dialogisme « ouverture / fermeture ». Ainsi, une limite continue séparant 2 vides, ne permet pas d'ouverture d'un espace sur l'autre [D1]. Dès qu'il existe un percement [D2], les 2 vides communiquent pour n'en former qu'un [D3].



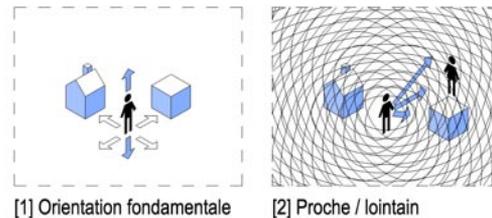
L'urbanisme, l'Aménagement du territoire, le paysage, les bâtiments et les espaces publics, le projet d'un immeuble de logements groupés ou la création d'un immeuble de bureau « open space » sont des projets qui doivent prendre en compte des lieux de rencontre de l'altérité et qui nécessitent une vision globale rationalisée et métrique.

En architecture, plus le projet est contextuellement dépendant de l'Autre, plus le concepteur aura recours au système conceptuel de la « philosophie

de l'étendue ». Mais l'enjeu du jeu conceptuel de répartition de l'étendue à l'aide de la métrique se joue au niveau de la « limite » et donc du dialogisme « ouverture / fermeture ».

3.2. L'« ESPACE » DANS LE CONTEXTE ARCHITECTURAL SUBJECTIF

L'« espace subjectif » serait *hétérogène, anisotrope, discontinu, limité*, et il posséderait une multitude de dimensions. Immérgé dans un vide, l'individu – sujet au plafond de complexité [24] – va expérimenter par la perception des phénomènes qui émaneraient d'une hypothétique réalité objective : du plein, du vide et des « limites » à partir d'un « cadrage » flou en traits tillés dans un espace centré sur lui-même. Le cadrage fondamental serait constitué par courbure de la terre et la courbure de la voûte céleste. Ces deux courbures forment un horizon qui part à l'infini hors cadrage individuel [25]. De plus, l'échelle du cadrage dépend des limites cognitives des systèmes perceptifs et psychiques. En effet, un individu peut voir à l'échelle humaine du plein, alors qu'au niveau microscopique, cette matière est constituée d'un peu de plein et de beaucoup de vide.



Les 2 opérations fondamentales qui situent l'homme par rapport au reste du monde sont l'« orientation » et la « délimitation » [26]. Dans la perception de l'individu, nous avons 6 orientations fondamentales : « devant / derrière », « à droite / à gauche » et « en haut / en bas » et une relation proxémique fondamentale : « proche / lointain » perçue par l'individu en fonction des différentes délimitations de l'espace. Parallèlement à l'« orientation », la « limite » est le fruit d'une opération élémentaire : « délimiter ». La « limite » situe l'individu par rapport au reste du monde et introduit un intérieur par rapport à un extérieur et institue une rupture dans ce qui est continu en créant une frontière, une séparation entre 2 espaces. Délimiter, c'est donner du sens à l'étendue parce que l'individu manie la dimension symbolique (le langage) [27]. La « limite » engendre des espaces de « qualité » différentes (aujourd'hui l'« ici » de l'« ailleurs » ou le « public » du « privé »). La limite est rarement nette, d'où l'existence d'« entre-deux », d'espaces intermédiaires. Ce qui donne sens à la limite c'est la manière de les franchir, leurs résistance au franchissement, les pratiques différenciées (ex. : gestes quand nous entrons dans une église) ... Les limites peuvent être plus ou moins floues et sont des marquages soit physiques soit symboliques, des *filtres*. La gestion de la limite peut se réaliser par des *médiateurs*

: le seuil qui à la fois sépare et relie (paradoxal) organise les relations sociales et permet une transition douce (ex. : le hall d'entrée en Belgique). La fenêtre est un « seuil » pour la vision.

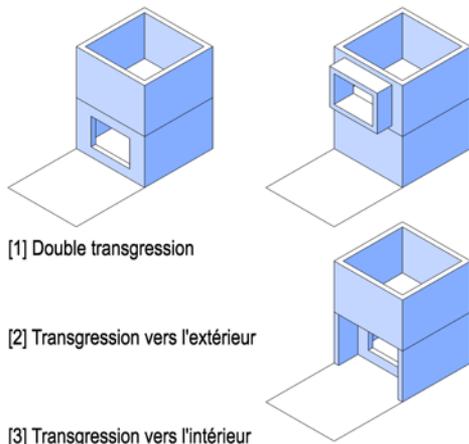
« Les vicissitudes de la fenêtre attestent donc de la manière dont les hommes conçoivent et se représentent le théâtre du monde. » [28]

La fenêtre est un type d'ouverture de la limite « trace d'une existence humaine » qui « sous-tend trois projets : un projet de lumière, un projet de vue et un projet d'articulation entre l'intérieur et l'extérieur » [29]. Les bâtiments sacrés veulent une intériorité sans trop de vue et utilisent la fenêtre plus pour la lumière.

La limite est limite parce qu'elle peut être « transgressée ».

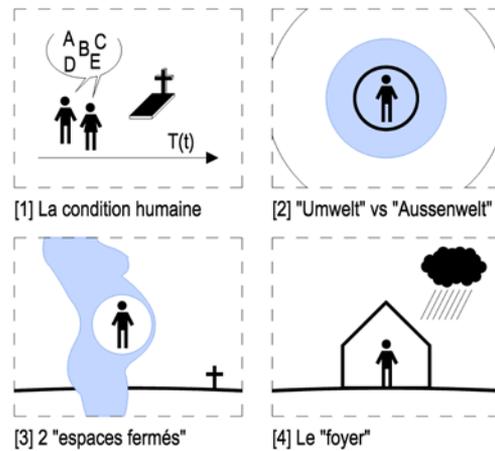
« Les ordres du mur et de la colonnade sont soumis à trois grands types de transgression : la transgression vers l'extérieur, celle vers l'intérieur et la double transgression. (...) En questionnant l'ordre dont elle est issue, la transgression exploite toutes les potentialités du système qui la fonde pour en découvrir les limites, les élargir, voire les contester et en proposer des nouvelles. » [30]

Ainsi le seuil d'un bâtiment est une transgression de la limite, une liaison entre 2 espaces, une continuité qui provoque l'interpénétration.



L'archétype de la transgression vers l'extérieur est le porte-à-faux la boîte qui ressort du volume [D2]. Le archétype de la transgression vers l'intérieur, la soustraction volumique ou la niche creusée [D3].

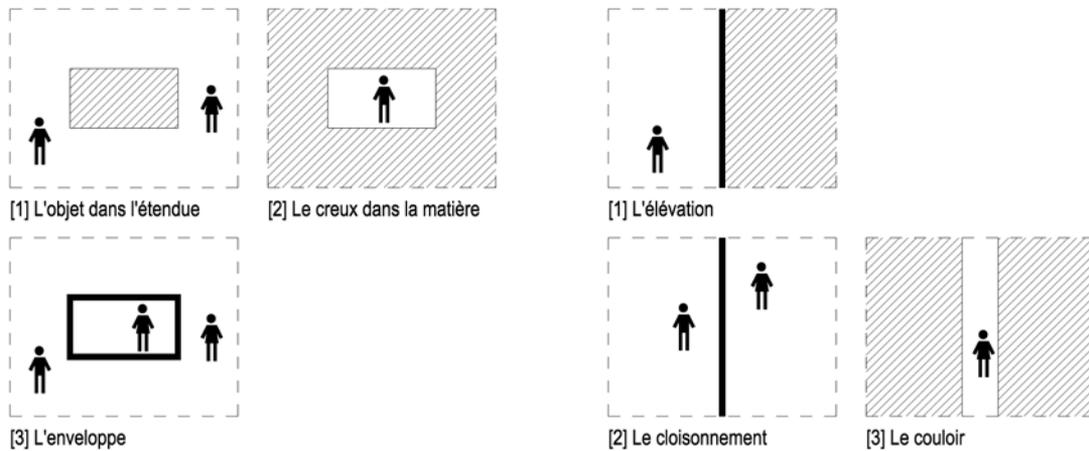
La condition humaine est liée au dialogisme « intériorité / extériorité » depuis l'intériorité protectrice intra-utérine, en passant par le temps préréflectif – où l'enfant ne fait aucune différence entre son corps et celui de sa mère entre lui et le monde extérieur, par le stade du miroir où l'image spéculaire donne à l'enfant la forme intuitive de son corps, l'« innenwelt », en relation à la réalité environnante, l'« umwelt », il fait pour la première fois l'expérience qui est homme par le regard de l'Autre –, ensuite par la proprioception – où l'individu va avoir la perception des limites de son corps mais « immergé » dans la réalité qui l'entoure – et enfin, l'intériorité imaginée de la tombe.



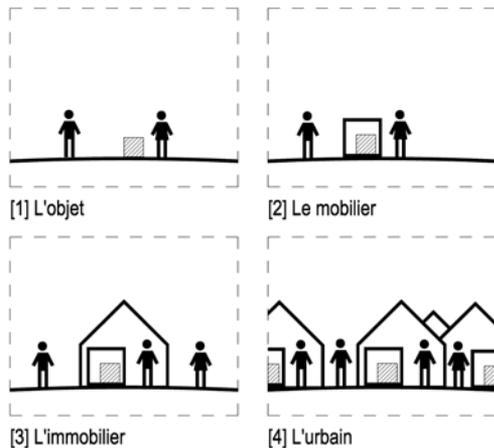
La conscience humaine est liée au dialogisme « intériorité / extériorité » dans les rapports complexes entre réalité extra et intra-corporelle, dans les rapports d'introspection et de conscience de soi et dans l'ambiguïté entre extériorisation apparente de la conscience, vide de matière, et l'intériorisation, le support psychosomatique, enclos et plein.

L'individu conscient de son début et de sa fin doit calmer son « angoisse existentielle » [D1], supporter l'inachèvement qui le caractérise. Alors il se construit mentalement une « bulle péricorporelle » – en constante réactualisation et variable dans sa taille – « intime, personnelle, sociale et publique » [32] en fonction du système socioculturel dans lequel il est immergé : l'« umwelt » qui englobe le monde environnant dans une sphère imaginaire qui enclôt et sépare de l'« aussenwelt » (le monde extérieur) [33] [D2]. Il s'agit du « mythe du défilé de phénomènes sur la sphère de cristal qui m'entoure » [34], qui régit mes actes et mes pensées, qui me protège et éloigne le « merkwelt » (ensemble des messages plus ou moins lointain qui témoignent d'un ailleurs, d'une conception de l'Autre, d'une découverte de l'Autre individu comme point remarquable de mon environnement).

L'individu va soulager son angoisse existentielle en construisant notamment des édifices qui lui permettent de se recréer une intériorité sécurisante, une bulle péricorporelle solide : une bulle architecturale [D4]. En effet, l'homme « habite » le monde et il existe un « entre-deux » qui est « la mesure assignée à l'habitation de l'homme » [35]. L'individu est « chez soi » parce qu'il s'agit d'un espace qu'il s'est « approprié » son « espace propre » ce qui lui permet de se constituer son identité. L'architecture aurait le rôle primordial d'être un mode primitif de défense contre l'angoisse existentielle – peur ou émotion qui débute de toute localisation – en proposant la singularisation d'espaces habitables [36]. Il existe aujourd'hui un consensus dans de nombreux domaines du savoir à propos de l'importance de la perception de la spatialité sur la santé mentale de l'individu.



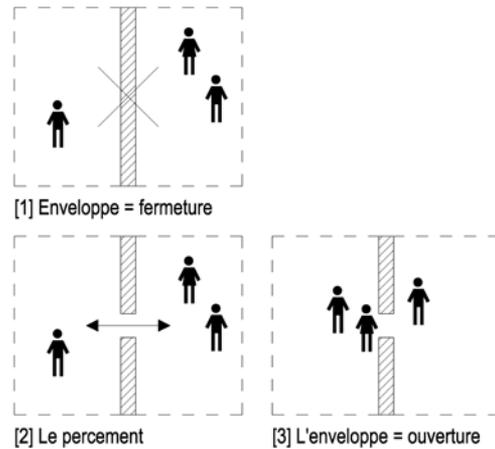
L' « objet plein » ne possède pas d'intériorité [D1]. Le « mobilier » possède une intériorité qui lui permet d'accueillir des « objets pleins » [D2] et l' « immobilier » possède une intériorité qui lui permet d'accueillir des individus, ainsi que l'expression de leur intériorité, ce qui peut en faire un objet architectural [D3]. C'est l'action humaine qui crée le lieu, l'intériorité et qui est la fonction qui permet de dire qu'un objet est un *objet architectural*. L'immobilier – immobile donc rassurant puisqu'il sera encore là si l'individu à l'audace de découvrir le monde et même s'il n'y revient jamais il est rassuré – définit un espace intérieur / extérieur. Le mobilier : augmente l'assise existentielle, parce que l'individu peut plus s' « approprier » l'espace.



La forme de l'enveloppe de l'objet architectural est tributaire des effets de la dualité « intérieur / extérieur » et la représentation de l'enveloppe d'un bâtiment exprime la relation intérieur/extérieur à l'oeuvre.

L'individu peut être confronté à la limite d'un plein, c'est la perception d'une « façade » ou d'une « élévation » du plein [D1], il peut être confronté à une limite qui cloisonne la réalité en 2 vides différents [D2] et enfin, il peut se situer dans un vide, une faille entre 2 pleins : un « couloir » [D3].

Dès qu'il y a percement de la limite, il y a un passage possible de l'information. Ceci crée une ouverture spatiale à la perception de nouveaux stimuli provenant de l'environnement.



« Ni le vécu émotionnel, ni sa modification perceptive, ne sauraient donc séparément fonder l'interprétation des modalités spatiales que nous visons » [37].

« La caractéristique fondamentale des lieux construits par l'homme est donc la concentration et l'enfermement. Ce sont là des « intérieurs » au sens plein, ou plutôt, ils ont la propriété de « rassembler » ce qui est connu et, pour remplir cette fonction, ils ont des ouvertures qui les mettent en relation avec l'extérieur (en fait, seul un intérieur peut avoir des ouvertures). Les édifices sont, par ailleurs, liés à leur milieu par une solidarité au sol et une élévation vers le ciel. Comme dernier point, les milieux construits par l'homme comportent des œuvres ou des « choses » qui peuvent être prises comme points focaux de l'intérieur et élargir ainsi la fonction « rassemblante » de « l'implantation ». » [38]

C'est l'humain qui par l'action humaine confère à un objet architectural « immobilier » une intériorité, un « esprit du lieu », un « *genus loci* » à la matière. « le perçu tel qu'il s'offre, comme un tout organisé et articulé qui dépend de facteurs tant objectifs (les stimuli) que subjectifs (attention, attitudes, dispositions, etc.). La variation des facteurs, même subjectifs, entraîne une transformation radicale et profonde de l'objet phénoménal, sans que les données sensorielles qui correspondent aux stimuli subsistent à titre de faits non aperçus » [39]

« Bâtir, voulons-nous dire, n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter. (...) Nous n'habitons pas parce que nous

avons « bâti », mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habi-tons, c'est-à-dire que nous sommes les habitants et sommes comme tels. » [40]

« Habiter, être mis en sécurité, veut dire : rester enclos (...) dans ce qui nous est parent (...), c'est-à-dire dans ce qui est libre (...) et qui ménage toute chose dans son être. Le trait fondamental de l'habitation est ce ménage-ment. » [41]

« Une espace (Raum) est quelque chose qui est « ménagé », rendu libre, à savoir à l'intérieur d'une limite, (...). La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être (...). L'espace est essentiellement ce qui a été « ménagé », ce que l'on a fait entrer dans sa limite. (...) Il s'ensuit que les espaces reçoivent leur être des lieux et non de « l' » espace. » [42]

« L'étude analytique de l'architecture oublie le caractère concret du milieu, ou plutôt elle oublie cette qualité qui est l'objet de l'identification de l'homme et qui est capable de transmettre le sens de la prise existentielle. » [43]

« Ce dont l'homme a besoin, ce n'est pas de ce qui lui est donné par la nature extérieure, mais d'un monde fait par lui et pour lui seul, approprié à sa méditation intérieure, à l'entretien de l'âme avec Dieu et avec elle-même. » [44]

Il existe 2 structures de l'espace vide : 1. Les lieux où l'on a une activité, où l'on se tient. 2. Les lieux de mouvement, lieu de passage et de distribution. Et l'« espace ouvert » physique permet également la promenade, la libération de la perception et les reconstructions mentales successives, ce qui correspond également au couple « permanence / changement » puisque le cadre physique souffre d'une relative permanence (la structure), tandis que l'activité humaine souffre d'une relative aptitude au changement (la fonction). Ce qui nous conduit à définir également 2 approche spatiale en fonction du couple permanence / changement : topologique de la demeure et hodologique du parcours [45].

« Le couple premier me paraît être celui de l'intérieur et de l'extérieur. Le principe du mouvement du passage combiné avec celui du repos. Je dis bien combiné, car dans cette union il ne s'agit pas de la simple juxtaposition du dehors et du dedans, mais de la contamination de l'un par l'autre dans le lieu-même où ils sont chacun dans leur originalité. Il y a une intériorité du dehors comme il y a une extériorité de dedans.

M. Ponty : L'aspect du monde pour nous serait bouleversé si nous réussissions à voir comme choses les intervalles entre les choses. » [46]

4. CONCLUSION : DICHOTOMIE SPATIALE

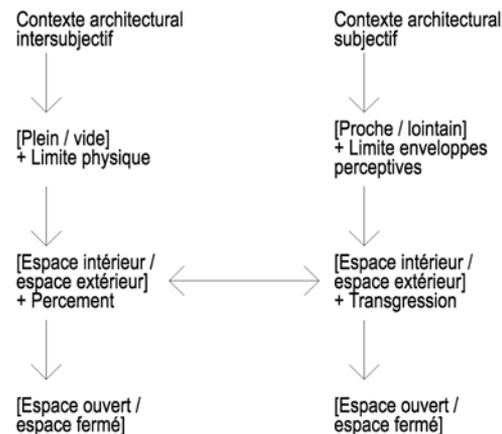
Résumons ce qui précède.

D'abord, l'étude de l'expression « espace ouvert » des modernistes ne serait qu'une axiomatique simplifiante, alors que « la richesse de l'architecture tient à son caractère multidimensionnel irréductible » [47].

Ensuite, nous avons vu que le contexte architectural intersubjectif – global et rationnel – peut être étudié analytiquement à partir du dialogisme « plein / vide » et du concept de « limite », ce qui nous a amené à un second couple « espace intérieur /

espace extérieur » qui, associé à la notion de « percement », met en évidence le dialogisme « espace ouvert / espace fermé ».

Enfin, nous remarquons que le contexte architectural subjectif – local et phénoménologique – présente différentes « enveloppes perceptives » évolutives emboîtées à partir d'une centralité subjective, chaque enveloppe ayant une limite floue qui varie en fonction d'une relation dialogique « proche / éloigné », ce qui nous a amené à un second couple « espace intérieur / espace extérieur » qui, associé à la notion de « transgression », met également en évidence le dialogisme « espace ouvert / espace fermé ».



Du point de vue de la spatialité, la spécificité de l'architecture ne se situerait intrinsèquement pas dans la création d'espaces intérieurs ou d'espaces extérieurs, mais plutôt dans la création d'un « dedans / dehors », un « partage instituant à la fois l'internalité et l'externalité » [48].

« Chaque édifice collabore à la création de deux espaces : l'espace interne, défini complètement par l'édifice lui-même, et l'espace externe, ou espace urbanistique, enfermé entre cet édifice et les édifices voisins. » [49]

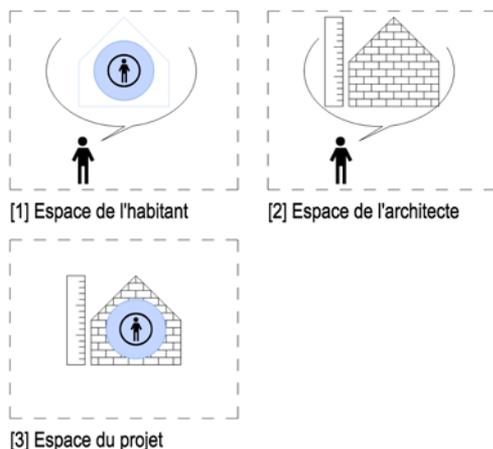
En effet, bien que l'unité lexicale « espace » soit constamment entourée d'une foule de binômes dialogiques (« local / global » « phénoménologique / rationnel » « lieu / espace » « centralité / étendue », ...), autant de productions intellectualisantes de concepteurs de l'espace en quête d'objectivation [50], celle-ci ne peut être *vécue* que par une sorte de *charnière dialogique*, telle que dans ce cas-ci le concept de « limite » [51]. Ainsi, l'« espace » – ouvert ou fermé – est *perçu* par le percement ou non de l'enveloppe physique et *conçu* par la transgression ou non de la bulle phénoménologique. De là, un « espace » ne pourrait être vécu (subjectivement et intersubjectivement) que s'il est affecté de la limite.

Nous en concluons que fondamentalement, l'architecture se conçoit à partir du « plein » et du « vide » co-façonnés en même temps, et que l'un des travaux principaux de l'architecture s'exerce sur la « limite », lieu d'une « dichotomie spatiale », à la fois « percement » intersubjectif et géométriquement net de l'étendue, et à la fois « transgression

» subjective et émotionnellement filtrante de la centralité phénoménologique.

La dichotomie spatiale apparaît dans l'écart entre intersubjectivité et subjectivité. En effet, parallèlement à l'association conceptuelle de la « philosophie de la centralité » à la notion de *subjectivité*, la « philosophie de l'étendue » semble se rapprocher de l'*objectivité*. Mais il existe un glissement : tout acte de conscience est *subjectif*, même lorsqu'il s'agit d'actes en quête d'objectivité. Du coup, bien qu'illusoirement objective, une « philosophie de l'étendue » ne peut être qu'*intersubjective*.

Il existe une différence espace / lieu : l'espace sépare, action d'espacer, de laisser une distance entre les choses, c'est l'étendue géométrique le quantitatif métrique, tandis que le lieu c'est le qualitatif proxémique les valeurs du local avec son caractère, un espace limité et localisé, qui – unique – porte un nom, possède une qualité et une ambiance propre. Espace et lieu ne sont pas antonymiques, ils définissent les 2 pôles d'une même réalité. Si les actes de conscience des individus ne participent évidemment jamais totalement de la centralité ou totalement de l'étendue, il est néanmoins possible de caractériser à partir de ces deux catégories de système de structuration de la « vision du monde », la différence de point de vue entre l'« habitant » et l'« architecte ». En effet, il existerait en architecture une émulation potentielle formée à partir de la confrontation entre deux points de vues conscients. D'une part, l'habitant qui essaie à tout prix de défendre sa façon existentiellement personnelle de s'approprier l'espace, lui en tant que client et en tant que « moi, centre du monde ». Et d'autre part, l'architecte qui est soucieux de rationaliser la répartition d'un espace conçu en extériorité à l'habitant.



« Quelle que soit la signification prise par Espace et Temps, en tant que notions abstraites, Lieu et Événement signifient plus. Car aux yeux de l'homme, espace signifie lieu, tandis que temps, aux yeux de l'homme signifie événement. Espace n'offre pas de place et Temps pas d'instant. L'homme est exclu à l'extérieur. Pour qu'il soit intégré, il doit être inclus dans la signification des deux notions. Fais de chaque porte et de chaque fenêtre un lieu » [52].

L'étude des « continuités / discontinuités » de la « limite » de l'objet architectural peut être porteuse de contradictions assumées qui tiennent compte le plus possible du « caractère multidimensionnel irréductible » de l'architecture.

Citons de manière non exhaustive quelques exemples simples et récurrents, mais qui tirent parti ou jouent avec la dichotomie spatiale « étendue / centralité » en architecture par le traitement combiné du percement et de la transgression, lors de la conception de l'enveloppe :

- 1. Le jeu de la « transparence de l'enveloppe de l'objet architectural » : l'individu aura existentiellement une perception phénoménologique d'ouverture parce que son appareil perceptif pourra recréer une image de l'espace présent derrière la vitre, tandis que rationnellement, la vitre est matérielle, réalisée en verre, et donc l'espace est fermé par du plein.

- 2. Le jeu des « constructions spatiales individuelles » : à partir de constructions mentales un espace peut être perçu partitionné alors que l'espace est rationnellement ouvert; ou bien l'individu a la perception d'une ouverture reliant deux (ou plus) partitions imaginaires de l'espace, alors que rationnellement, il n'existe qu'une partition unique de l'espace (exemple : l'utilisation de la diagonale dans la succession des pièces pour agrandir l'espace).

- 3. Le jeu des « constructions spatiales urbaines » : à partir de lieux qui sont par exemple fermés et centrifuges pour l'individu qui le quitte, mais ouverts et centripètes pour l'individu qui s'y rend; ou qui oppressent (perception des fronts d'îlot de la « rue corridor ») ou rassurent (perception de la perspective dégagée de la rue) l'individu.

- 4. Le jeu sur l'« enveloppe de l'objet architectural » : « mur creux / murs massifs ». L'exemple le plus connu est le travail de Louis KAHN qui fait du mur un « contenant » au lieu d'un « plein » parallèlement à son principe à la fois de distinction et de complémentarité des « espaces de services / espaces servants ». Il part de la « colonnes creuses » – après l'observation de la basilique Saint-Pierre de Rome où des escaliers et des passages sont logés dans les énormes piliers – ou du « Murs creux » – après l'observation des plans de châteaux écossais aux murs défensifs épais qui contiennent des espaces de services – et les l'appuis structurels : les colonnes ou les murs peuvent devenir des abris, peuvent se creuser, et devenir utilisables pour abriter les services.

- 5. Le jeu « figure / fonds » : alors que l'architecture

qui s'intéresse à l'objet architectural local et procède de la stratégie du plein, l'aménagement du territoire procède de la « stratégie du vide ». Les architectes travaillent sur le « poché », mais pour l'étude de la centralité c'est le bâti, tandis que pour l'étendue, c'est l'espace public. Toute la question est de trouver son chez soi, sa situation, procéder à une « prise existentielle des espaces ouverts » ou de « créer un intérieur urbain sans renoncer à l'idée générale d'espace ouvert » [53].

- 6. Le jeu sur les « transgressions volumétriques de l'enveloppe de l'objet architectural » : l'architecture peut jouer physiquement avec la planéité de l'enveloppe, la soustraction ou l'addition volumique pour accompagner le percement, tout en ayant une attitude sur la transgression.

- 7. Le jeu de l'« avant-arrière » : alors qu'à l'avant, les façades sont relativement lisses du côté espace public de la rue (respect des règles et lois de l'étendue), à l'arrière, les façades présentent une débauche d'annexes du côté de l'espace privé (respect des besoins existentiels de la centralité).

- ...

Actuellement, la ville contemporaine mondialisée est souvent décrite par une absence apparente de limites spatiales, de précisions sur le degré d'ouverture spatiale. Cette description pessimiste est justifiée uniquement par la lecture du non-fonctionnement de systèmes à l'aide de modèles historicisant. Il serait plus pertinent d'étudier la « limite » et les formes de percements et de transgressions contemporaines, de tenter de comprendre si après les avoir éprouvées, avec le regard de l'architecte et le point de vue de l'habitant, nous pouvons les approuver.

Quels seraient leurs caractéristiques, donnent-elles sens aux points de vue de la proxémique et de la métrique, aux espaces individuels et publics, subjectifs et intersubjectifs ?

Si nous considérons la réalité en tant que système complexe, nous voyons que l'expression « espace ouvert » n'est pas associable simplement à l'idée d'un « monde ouvert globalisé ». L'éternelle question soustraite derrière cette association rapide d'idées est « comment faire pour qu'un individu, spatialement centré sur lui-même, puisse habiter avec d'autres individualités centrées, tout en conservant une cohérence urbaine – mondiale – dans l'aménagement nécessaire du territoire ?

Selon le principe dialogique, comment permettre au local comme au global de cohabiter sans que l'un émerge au détriment de l'autre ?

La question n'est pas neuve, seul le point de vue de l'interprétation change.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

[1] Séminaire thématique « Fondements théoriques et historiques en architecture et urbanisme » organisé par l'école doctorale thématique – session 2008-2009.

[2] Unité lexicale = un mot. Un substantif = un nom. Un épithète = un adjectif. L'épithète se différencie de l'attribut en ce qu'elle n'a pas besoin de liaison verbale. Une unité lexicale est donnée à partir d'une unité syntaxique composée de morphèmes et de phonèmes. | /a/ : phonème | /pa/ : morphème | /espace/ : unité syntaxique | nous parlons d'espace ouvert : énoncé (phrase) + image mentale (sémantique).

[3] Au cours du « séminaire thématique », nous avons parcouru l'histoire de l'architecture et nous avons pu mettre en évidence quelques expressions doctrinales pour un groupe limité de personnes, mais autant de notions floues pour les autres : le « concept d'extensibilité dans la théorie de J. N. L. DURAND » (architecture baroque), « l'espace panoramique avant la spatialité ouverte de l'historicisme » (historicisme), la « qualité atmosphérique du Crystal Palace de Joseph PAXTON » et le « continuum spatial de Victor HORTA » (Art Nouveau), l'« espace ouvert » (modernisme), des postmodernistes (R. KOOLHAAS) et des supermodernistes (Toyo Ito), ...

[4] Nous citons ici Christian de DUVE qui s'exprima en ces mots lors de sa conférence d'ouverture du colloque international *Darwinismes et spécificité de l'humain*. In Ch. de DUVE, *À l'écoute du vivant*, 28.04.2009, 20h00.

[5] J.-P. LEBRUN, « Le corps est un organisme malade de la parole » In Collectif, *Habiter et vivre son corps*, Bruxelles : Lumen Vitae (Coll. : Trajec-toires), p. 5.

[6] E. HUSSERL (Trad. : P. RICOEUR), *Idées directrices pour une phénoménologie (Ideen I)*, Paris : Gallimard (Coll. : Tel), 2003 (Rééd. 1950).

[7] P. WATZLAWICK, *La réalité de la réalité*, Paris : Seuil, 1978, p. 137.

[8] Le concept de « vision du monde » désigne ici « une perception du monde organisée par une langue particulière » tel que défini initialement par le linguiste W. von HUMBOLDT (1767-1835), remanié par M. HEIDDEGER où la vision du monde n'est pas vraiment une vision, mais plutôt un « vécu » qui remet continuellement en question la « vision du monde ».

[9] [10] [24] H. A. SIMON, *Rationality in Political Behavior*, Carnegie Mellon University, 1991. La rationalité limitée provient de l'incapacité des individus à traiter l'ensemble des informations en provenance de leur environnement : « chaque organisme humain vit dans un environnement qui produit des millions de bits de nouvelle information chaque seconde, mais le goulot d'étranglement de l'appareil de perception n'admet certainement pas plus de 1000bits par seconde et probablement moins » In H. A. SIMON, « Theories of Decision-Making in economics and Behavioral Science » In *American Economic Review*, 49, n° 1, 1959, p. 273.

[11] H. LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Paris : Anthropos (coll. Ethnosociologie), 2000 [1974], p. 455.

[12] [13] [16] [17] [19] [34] A. A. MOLES & E. ROHMER, *Psychologie de l'espace*, Bruxelles : Casterman (Coll. : Mutations – orientations), 1972, pp. 7-10.

[14] Les espaces qui ne présentent pas ces deux dernières caractéristiques sont dits non euclidiens, ou hyperespaces.

[15] Métrique : se dit, en algèbre, d'un ensemble E muni d'une distance.

[18] Proxémique : « Partie de la linguistique qui étudie l'utilisation de l'espace par les êtres animés et les significations qui s'en dégagent. » In *Le petit Larousse illustré 2002*, Paris : Larousse, 2001, p. 833.

[20] J.-L. LE MOIGNE, *La théorie du système général, Théorie de la modélisation*, Paris : PUF, 1994.

[21] La mise en œuvre de la « pensée complexe » élaborée par E. MORIN repose d'abord sur le concept de « système » en tant que « tout organisé » qui « produit ou favorise l'émergence d'un certain nombre de qualités nouvelles qui n'étaient pas présentes dans les parties séparées ». C'est l'idée que « le tout est quelque chose de plus que la somme des parties » In E. MORIN, « Réforme de pensée, transdisciplinarité, réforme de l'Université » In *Motivation*, n°24, 1997. À partir de là, E. MORIN définit les 3 principaux principes qui selon lui permettent de « penser complexe » : 1. Le « principe dialogique » : « Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes. » 2. Le « principe de

réursion organisationnelle » (ou causalité circulaire) : « Un processus récursif est un processus où les produits et les effets sont en même temps causes et producteurs de ce qui les produit. »
 3. Le « principe hologrammatique » : « Non seulement la partie est dans le tout, mais le tout est dans la partie. (...) L'idée donc de l'hogramme dépasse, et le réductionnisme qui ne voit que les parties, et le holisme qui ne voit que le tout. » In E. MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, Paris : ESF (Coll. : Communication et complexité), 1994 (Rééd. 1990). Pour définir l'approche par la méthode complexe, Edgar MORIN a écrit *La Méthode* en six volumes : *La Nature de la nature* (1977), *La Vie de la vie* (1980), *La Connaissance de la connaissance* (1986), *Les Idées* (1995), *L'humanité de l'humanité* (2001) et *Ethique* (2004).

[22] A. CAUQUELIN, *Fréquenter les incorporels. Contribution à une théorie de l'art contemporain*, Paris : P.U.F., 2006, p. 25.

[23] Nous ne prenons pas en compte la limite (vide) délimitant 2 régions de pleins, parce qu'elle ne nous intéresse pas dans le cadre d'une visée vers l'architecture.

[25] [35] [40] [41] [42] M. Heidegger, « Bâtir, habiter, penser » In *Essais et conférences*, Paris : Gallimard (Coll. Tel), 1980 (Rééd. 1958).

[26] [28] M. SEGAUD, *Anthropologie de l'espace, Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris : Armand Colin, 2007, p. 118.

[27] Historiquement, la « limite » sépare le « sauvage » du « domestique », la « nature » de la « culture » ou l'« humain » de l'« animal » (l'animal pouvant être un autre peuple d'humains) ou « sacré » et « profane ».

[29] P. von MEISS, *De la forme au lieu, Une introduction à l'étude de l'architecture*, Lausanne : PPUR, 1992, p. 15.

[30] P. MESTELAN, *L'ordre et la règle : vers une théorie du projet d'architecture*, Lausanne : PPUR, 2006, p. 266.

[31] [33] Alors qu'il étudiait la psychologie animale, Jacob von UEXKÜLL a conceptualisé le rapport organisme-milieu. Il distingue différents termes : 1. *Umwelt* (univers propre) : Le comportement peut être décrit sous la forme d'un ensemble de cycles fonctionnels d'interactions réciproques entre un vivant et son monde subjectif ou univers propre. L'*umwelt* est constitué du *merkwelt* : monde sensible / perçu, du *wirkwelt* : monde d'actions / monde agi et de l'*innenwelt* : monde intérieur. L'*umwelt* désigne le milieu centré constitué d'un ensemble d'excitations ayant valeur et signification de signaux, le monde usuel de l'expérience perceptive et pragmatique d'un organisme et n'est rien d'autre qu'un prélèvement électif dans la *umgebung*. 2. *Umgebung* : c'est l'environnement géographique banal. 3. *Welt* : c'est l'univers de la science.

Pour qu'une information soit perçue par un organisme, l'excitation physique ne suffit pas, il faut qu'elle soit remarquée. Autrement dit, pour qu'une information soit efficace, elle doit être anticipée par une attitude du sujet. Si le vivant ne cherche pas, il ne reçoit rien. Un vivant ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations. Du nombre théoriquement illimité des informations fournies par le milieu physique, le vivant ne retient que quelques signaux (*merkmale*). Le rythme de vie du vivant ordonne le temps de l'*umwelt*, et l'espace. In J. von UEXKÜLL, *Mondes animaux et monde humain*, Paris : Poche (Coll. : Essai), 2004.

[32] E. T. HALL, *La dimension cachée*, Paris : Seuil (Coll. : Essais), 1971.

[36] [37] P. KAUFMANN, *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Paris : Vrin, 1967, pp. 18-19.

[38] [39] [43] [53] Ch. NORBERG-SCHULZ, *Genius Loci, Paysage ambiance et architecture*, Bruxelles : Mardaga, 1981, pp. 5-10.

[44] G. F. W. HEGEL, *Esthétique*, Paris : Hachette (Coll. : Poche), 1997 (Rééd. : 1832).

[45] R. MATTHJ, *Du territoire à l'édifice, Vers une architectonique relationnelle*, Bruxelles : I.S.A. Saint-Luc de Bruxelles, Référence xxv, 2005.

[46] B. QUEYSANNE, *L'espace architectural In Philosophie et / de l'architecture, La fondation Maeght à St-Paul-de-Vence, Cahiers de pensée et d'histoire de l'architecture*, n°4, 1985.

[47] A. FAREL, *Architecture et complexité, Le troisième labyrinthe*, Marseille : Parenthèses (coll. Eupalinos), 2008.

[48] B. GOETZ, *La dislocation, Architecture et philosophie*, Paris : Passion, 2002, p.22.

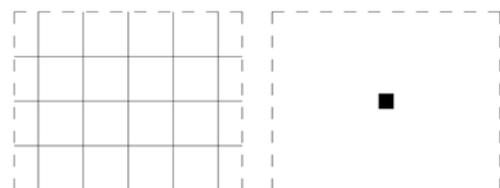
[49] B. ZEVI, *Apprendre à voir l'architecture*, Paris : Minuit, 1959, pp. 9-16.

[50] Ce texte n'y échappe pas puisqu'il est également le produit d'une quête de l'objectivation individuelle dans l'espoir d'un pro-

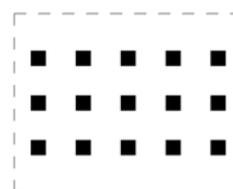
voisire consensus intersubjectif. Pire : l'interprétation de l'unité lexicale « espace » est basée sur une vision nord-européenne culturellement cadrée. Il serait intéressant de confronter cette interprétation à celles d'autres cultures ...

[51] L'élaboration d'une charnière nous permettrait de dépasser le simple dialogisme, en positionnant un concept intermédiaire entre les antagonistes.

[52] A. Van EYCK, « Is architecture going to reconcile basic values ? » In O. NEWMAN, *CIAM '59 in Otterlo*, Stuttgart : Gisberger-Kramer, 1961.



[1] Philosophie de l'étendue [2] Philosophie de la centralité



[3] Dichotomie